

Mandrik

Roman

Denis Vauzelle



Mandrik

Du même auteur

La Cathédrale et le Secret des Templiers, Éditions Royer, 2004

Le Grimoire de l'Alchimiste, Éditions Royer, 2005

L'Or des Templiers, Éditions Tempora, 2008

Le Crime de la porte d'Orient, Artège, 2009

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

d'un écrivain méconnu, oublié, inhumé un jour trop tôt pour qu'un dernier hommage puisse lui être rendu. Je rappelai ces faits à Clarisse.

– Je n'avais moi-même jamais entendu parler de lui. C'est votre père ?

– C'est un roman, je ne suis pas obligée de dire toute la vérité. Ses œuvres vont être rééditées, mon éditeur s'y est engagé.

– Ah, très bien ! Vous me tiendrez au courant.

L'excitation de ce début de matinée était retombée, tout s'était bien passé, Clarisse et moi aurions presque pu devenir amies mais elle devait encore vendre des livres, et moi en écrire un autre, avant que nous nous retrouvions dans sa librairie. Il y eut un blanc qui fut comblé par le bruit de pas, légers, infiniment légers, d'une jeune femme marchant vers nous, vêtue d'un très classique trench en coton, blanc, très élégant. Impossible de lui donner un âge : trente ou trente-cinq, sans doute vingt-cinq ans. Son regard bleu nous englobait toutes les deux et laissait croire que nous occupions déjà ses pensées – je me demandais bien pour quelle raison –, malgré la distance qui nous séparait encore.

– Bonjour, je cherche Anne-Clémence Meleister.

Jamais je n'avais envisagé de retrouver si vite ma petite table avec, cette fois, non plus une pile mais un seul livre, le dernier, sur la page quatre duquel je voulais bien me concentrer pour écrire une ou deux lignes de dédicace plutôt que d'avoir à soutenir le regard bleu et pénétrant de la jeune femme au trench blanc. Elle n'était pas une lectrice ordinaire, j'en aurais mis ma main au feu, une intuition, et je lui ai demandé son prénom, je ne l'avais pas encore fait.

Elle posa sur la table sa pochette en cuir verni Longchamps

et en ressortit une carte de visite :

Clotilde Piquois d'Artusse

28, rue Vaneau

Paris

– Je vais ajouter mon numéro de téléphone.

Ah, bon... J'aimais bien sa voix. Clotilde devait tout de même avoir un peu plus de vingt-cinq ans.

– Nous avons un point commun, m'annonça-t-elle en me tendant sa carte.

Je ne savais pas quoi répondre. Nous avons peut-être le même âge, je ne savais pas et n'avais encore rien écrit sur la quatrième page.

– Je suis moi aussi partie en Hongrie pour retrouver mon père.

Nous avons un point commun, je retrouvais mes moyens :

« *Pour Clotilde, en souvenir de vieilles histoires hongroises, de nos pères disparus, de notre rencontre à la Trilogie* ».

– Téléphonnez-moi, s'il vous plaît. Je n'ai pas le temps de vous parler maintenant mais il faut que nous nous parlions.

Clotilde glissa le livre dans sa pochette et, considérant mon regard éberlué, dut se dire qu'il me faudrait du temps pour prendre la décision de lui téléphoner.

Avant de tourner les talons, elle ajouta :

– Demandez à votre beau-père de vous parler d'Hermann de Salza.

Beau-papa connaissait Hermann de Salza ? J'avais beaucoup vanté les connaissances encyclopédiques de François Laurens dans *Le Crime de la porte d'Orient* et Clotilde imaginait qu'il devait savoir qui était Monsieur de Salza et que, moi, je l'ignorais.

Je l'ignorais et déchirai la carte de visite.

Beau-papa avait reporté tous ses rendez-vous de l'après-midi. Il pensait que j'étais à *la Trilogie* pour la journée ; il avait mal compris.

Je le vis hausser les épaules, semble-t-il gêné, de cette gêne qu'expriment les gens très occupés que l'on vient déranger et qui sont tout de même prêts à vous porter secours avant de se rappeler qu'ils ont une affaire plus urgente à régler.

Haussement d'épaules, embarras, quelque chose d'autre à faire et le réflexe de François Laurens de ne pas me claquer au nez la porte de son cabinet. Persuadé d'en avoir terminé pour la matinée, il n'attendait plus personne mais redoutait le patient de dernière minute qui l'eut accaparé tout l'après-midi, loin d'Issy.

– Anne-Clé !... Comment, tu es déjà rentrée ? Alors, nous déjeunons et nous y retournons ensemble ?

Je ne savais vraiment pas comment beau-papa avait réussi à retenir la porte du même bras employé à la refermer. Il avait perdu un bras – un bras et un œil – dans un tragique accident de voiture¹ et m'avait reconnue au dernier moment.

– Mais, enfin, je devais te rejoindre à la librairie, non ?

Je lui annonçai que je ne retournerais pas à *la Trilogie*, le félicitai de s'être finalement débrouillé pour libérer son après-midi et lui demandai où nous allions déjeuner.

François Laurens avait réservé une table au *Bec fin*, notre restaurant préféré. J'aurais dû y penser.

J'attendis qu'un velouté de carottes au haddock me fût servi par le chef Alex, tandis que beau-papa avait choisi une terrine de crevettes aux agrumes, pour demander :

– Qu'est-ce qu'on fait cet après-midi puisque nous sommes libres tous les deux ?

Les crevettes et la devinette occupèrent l'esprit de François. Il fronça les sourcils, se racla la gorge, mais fut incapable de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

expédition qui...

L'alpiniste cherchait ses mots. Celui d'*expédition* ne lui paraissait pas le mieux choisi ; la référence au chèque de paiement avait pourtant failli lui faire prononcer le mot *affaire* qu'il aimait encore moins. Ce qu'il souhaitait, c'était que cette expédition ne devint pas une affaire.

Piquois d'Artusse ne bougeait pas, calé sur l'auréole bleutée, les yeux à demi fermés, il attendait la suite.

– Vous avez fait le plus dur, Vercollier, vous n'allez pas commencer à vous inquiéter. Songez plutôt à vous reposer.

– Pourquoi ne passons-nous pas cette porte ?

– Nous devons attendre.

– Vous m'avez dit que cette forteresse était habitée par une femme.

– Oui, je vous ai même précisé qu'il s'agissait d'une femme âgée. Le soir, elle monte l'escalier qui mène à cette tour depuis sa chambre à coucher, un escalier en colimaçon, accompagnée d'une escorte, elle effectue une ronde de nuit.

– Une escorte ? Alors, elle ne vit pas seule, cette dame.

– Un couple et leurs deux filles lui servent de domestiques mais ils ne constituent pas l'escorte. N'allez pas imaginer des gens armés de hallebardes ou un groupuscule paramilitaire cagoulé.

– Cependant, vous ne voulez pas que nous croisions cette escorte.

– La ronde doit se dérouler normalement, inutile de chercher des complications.

Vercollier soupira et remua sur son plaid, cherchant à caler ses hanches contre le sol parfaitement lisse. Il était alpiniste et avait une sainte horreur des pierres lisses, polies, domestiquées par la main de l'homme pour son usage personnel. Une sainte horreur. On aurait pu aussi bien lui demander d'escalader un

cube. Embrasser les surfaces planes à la force des bras, effleurer les arêtes lointaines du bout des doigts, et puis la chute, la tête en arrière en rêvant aux roches calcaires et de granit, au quartz de montagne, aux éclats de pierres millénaires des sommets vaincus qui n'étaient pas des cubes... Mon Dieu !

Vercollier avait fermé les yeux. Sa tête était partie en arrière pour de bon et son coude avait glissé sur le plaid. C'était ce foutu produit antivirus, poussière et araignées qui intoxiquait son système nerveux et provoquait l'assoupissement. Vercollier, de sa vie, ne s'était jamais endormi au milieu d'une conversation. Un alpiniste narcoleptique, escaladeur de cubes, embauché par un savant pour triompher d'une forteresse et regarder passer une vieille dame et son escorte, fameuse histoire ! S'il écrivait un jour ses mémoires, cela changerait des récits de montagne à la Frison-Roche.

Le produit agissait aussi sur Piquois d'Artusse, c'était la contrepartie de ces petits désagréments. Car celui-ci répondait aux questions sans faire de difficultés, la tête calée sur l'auréole en guise d'oreiller. Moins méfiant qu'à Paris. S'ils devaient se reposer, rien ne les empêchait de parler. D'autant que Mandrik dormait et se taisait.

Se reposer sur les plaids en attendant le passage de la vieille dame et de son escorte, poser quelques questions, écouter les réponses.

Qui était cette femme ?

Paris Ligne 12 du métro

3 novembre 1992

Beau-papa m'imposa une traversée de Paris en métro jusqu'à la station Corentin Celton, persuadé que cette jeune femme prénommée Clotilde était dépositaire d'un lourd secret et qu'elle était venue tout exprès me glisser dans le creux de l'oreille quantité de mots mystérieux dans le seul but de le détourner des affaires de son cabinet et l'inciter à la retrouver, à Issy ou ailleurs, carte de visite déchirée ou pas.

François Laurens ne voyait pas encore clair dans le plan de la jeune femme mais il était évident qu'elle avait besoin de lui. Le François Laurens du *Crime de la porte d'Orient* avait dû la séduire.

Qu'il estimât son hypothèse juste et plausible n'empêchait pas beau-papa de considérer cette référence à un chevalier d'un autre temps, inconnu pour la majorité des gens, dont il aurait encore fallu qu'il parle à sa belle-fille – puisqu'une jeune femme au trench blanc le lui avait suggéré en guise d'au revoir – tout à fait absurde, voire sournoise.

– Je ne comprends pas, je ne comprends pas... Gémissait-il à l'unisson de la locomotive du métro glissant le long du quai pour nous embarquer vers Corentin Celton. Qui a prétendu que les femmes étaient des êtres compliqués et confus ?

Certainement pas Anne-Clémence Meleister, mon cher beau-papa, qui sait bien ce qu'elle te doit dans sa construction de soi, de l'enfance à l'adolescence, de l'adolescence au reste de sa vie, et parfaitement d'accord pour faire parler cette péronnelle sur les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

la chose. Les eaux de la Seine pénétrant dans son appartement avec son cortège de rats et d'étrons lui rappelant sa période de détention dans le pénitencier d'Assiout ne l'auraient pas plus contrarié. Et puis, non contente de saloper son sous-main avec un marqueur permanent, elle avait fait exprès d'oublier un C à escroc pour le faire enrager.

Il n'arrivait pas à savoir quelle part ses absences trop fréquentes prenaient dans la révolte d'une gamine de dix ans, l'utilisation d'un marqueur, les insultes et la mini-fugue pour couronner le tout. Il n'arrivait pas non plus à trouver les mots d'explication pour faire comprendre à une collégienne idéaliste que quémander des autorisations officielles était le plus sûr moyen de ne rien trouver, que certains fonctionnaires étaient prêts à vendre n'importe quelle information à ceux qui en proposaient un bon prix. Enfin n'était-il pas plus malhonnête pour un milliardaire de surenchérir sur des œuvres ou des objets d'art, appartenant à une collection dont il possédait déjà des exemplaires, dans le seul dessein de faire monter les prix lors d'une vente chez Christie's, Sotheby's ou Drouot, plutôt que de tout mettre en œuvre pour retrouver certains vestiges du passé et de payer pour cela quelqu'un de compétent ?

– Je vous répète que nous ne volerons rien, Vercollier. Nous entrons, regardons et repartons sans toucher à quoi que ce soit.

– Ah, ah ?...

– Oui, oui, souffla Piquois d'Artusse en passant une main dans sa barbe.

– Au point où nous en sommes, vous pourriez m'en dire un peu plus. Je devrais voir les mêmes choses que vous, non, derrière cette porte ?

– Ce n'était pas prévu dans nos conventions.

– Mais vous n'aviez pas non plus mentionné la présence d'une escorte.

C'était vrai. Surtout, Piquois d'Artusse avait envie de parler. Ce dont il n'avait pu s'ouvrir à sa fille, il pourrait le confier à cet écervelé de monte-en-l'air. Cela n'avait plus beaucoup d'importance : quoi qu'il pût en penser, Vercollier n'était pas près de voir ce qu'ils verraient, lui et Mandrik.

– Avez-vous une idée de ce qui constitue, aujourd'hui encore, la plus grande énigme de l'histoire de la Russie ?

Paris, XVI^e arrondissement Le Select

3 novembre 1992

Clotilde nous avait donné rendez-vous dans un bar, pas loin de la tour Montparnasse et de la Closerie des Lilas, *le Select*. En entrant, je reconnus l'acteur de cinéma Jean-Pierre Bisson qui avait acquis une certaine notoriété en jouant le rôle d'un policier aux côtés de Jacques Weber dans la série « *Le juge Rives* ». L'acteur était attablé avec deux types plus jeunes que lui, qui parlaient à voix haute d'architecture médiévale, de Sophie Barjac et du docteur Schweitzer. Il y avait les pages d'un scénario éparpillées sur la table entre les verres de bière et j'aurais bien aimé en savoir plus sur leur projet commun. Je donnai un coup de coude discret à beau-papa pour lui signaler la présence de l'acteur de cinéma. Mais il s'en foutait pas mal, beau-papa, de Jean-Pierre et de ses deux copains, de Sophie, du docteur et du scénar : il ne voyait Clotilde nulle part !

On pourrait s'être trompé de bar ? Le Select, c'était assez courant comme enseigne, marmonnait François en me reprochant de fixer avec trop d'insistance la table voisine. Il ajouta que je pouvais aussi bien demander une dédicace à l'acteur, que je ne serais peut-être pas la plus flattée des deux, ou lui offrir une bière, même, voire. Je répliquai que, pour ce qui était des enseignes de bar, il devait savoir cela mieux que moi et que, de toute façon, j'avais parfaitement noté l'heure et le lieu de rendez-vous. Clotilde pouvait très bien être en retard.

Nous étions un peu tendus.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

un peu, même tout éveillé, ayant déjà rempli la moitié de son travail ? Pourquoi ne secouait-on pas Mandrik-le-débile, juste capable de s'insinuer dans la conversation par des ronflements ou de longs monologues témoignant de sa volonté de ne pas être là, invraisemblable reflet d'une personne invisible.

– Vercollier ?

– Quoi ?... Merde ! Pas la peine de me balancer votre lampe dans les yeux !

– Pardon. Je voulais juste m'assurer que vous n'étiez pas en train de faire un malaise.

– C'est bon, c'est bon... Encore longtemps à attendre ?

– L'heure de passage est variable mais la ronde a lieu tous les soirs, sans exception.

Soupir de Vercollier. Bon, oui, il se trompait en imaginant une farandole d'êtres fantastiques ou de chevaliers armés de lourdes épées, de lances, de goupillons et de hallebardes, il était plus probable que ce soit le garde champêtre du village voisin ou le garde-chasse des bois de Klarhenberg qui s'y colle. Si la ronde était arrivée aux sons des violons, précisément à cet instant-là, l'alpiniste n'en aurait pas été plus surpris que cela. Une histoire de fous dans laquelle il regrettait de s'être engagé, aveuglé pas le montant du chèque et les perspectives matérielles qu'il ouvrait, beaucoup moins évidentes, du reste, à l'étroit dans ce boyau de pierres nettoyé aux rayons de... ? Vercollier avait encore oublié le nom de l'inventeur des fameux rayons protecteurs de confettis et tueurs de mites et d'araignées. Et il aurait encore fallu qu'il sût ce qui tracassait la Russie depuis des siècles !

– Quel rapport ?

– Le rapport entre quoi et quoi, Vercollier ?

Cette fois, ce fut Piquois d'Artusse qui soupira, l'oreille collée contre la porte, attentif aux bruits lointains, aux

rayonnements des rayons, à ses propres battements de cœur, flux et reflux de sensations diverses mettant ses nerfs à vif.

– Les Russes et nous et Klarhenberg, votre énigme si subtile.

– Vous voulez savoir, acquiesça Piquois d'Artusse en donnant un coup de talon pour redescendre sur son plaid. D'après vous, Klarhenberg serait bien trop éloigné de Moscou pour que nous nous interroguions sur un mystère russe ?

– Je crois plutôt que nous ayons tout à redouter des Soviétiques à l'intérieur d'une forteresse estampillée pays de l'Est.

– Bien sûr, bien sûr... Les termes de ronde, d'escorte, de forteresse, ont fini par vous alerter à force de répétition et vous faites dans votre froc. Vous imaginez que je pourrais être un espion ou un agent secret ?

Vercollier savait bien que non, il avait lu le dossier des RG. Piquois d'Artusse avec sa tête ébouriffée, sa barbe blanche, ses manières hautaines d'universitaire, n'était pas du genre à renverser les dictateurs ou repérer les sites militaires cachés dans les montagnes.

– Je ne connais aucune énigme concernant la Russie, déclara l'alpiniste en songeant à la mort suspecte d'un couple princier dans un chalet alpestre au début du siècle, mais sans être capable de se rappeler les noms de la femme et de l'homme, ou qu'ils fussent seulement Russes l'un et l'autre. Je ne vois pas à quoi vous faites allusion, Monsieur.

– Et si je vous demandais de citer une énigme se rapportant à l'Histoire de France.

– Le trésor des Templiers !

– Ah, très bien ! Et pour nos amis anglais, allemands et italiens, vous avez une idée ?

– Voyons, voyons... S'absorba Vercollier aiguillonné par l'enthousiasme du savant barbu à se laisser glisser sur la pente

naturelle du recensement des énigmes des pays d'Europe pour ne plus penser au gouffre de Klarhenberg. Je dirais pour les Anglais, sans hésiter, Jack l'Éventreur ; pour les Italiens, le suaire de Turin ; pour les Allemands, je ne vois pas.

– C'est pas mal, apprécia Piquois d'Artusse. Vous lisez donc un peu entre vos escalades, vous ne vous contentez pas de faire des milliers de pompes et de tractions tous les jours.

Vercollier ne releva pas la moquerie. Il ne se considérait pas comme inculte, il avait même obtenu son DEUG de Lettres et appréciait les auteurs d'Amérique latine : Cortàzar, Garcia Calderon, Bryce Echenique ou Vargas Llosa. Pour les écrivains russes il pouvait citer pêle-mêle: Tolstoï, Pouchkine, Dostoïevski, Nabokov... Mais ne les avait jamais lus. Pas envie, pas au programme.

– Alors ?

– La consommation d'alcool conduira les Russes à l'asile, au cimetière, prématurément.

– L'alcool ? L'énigmatique distillation du jus de patate dans les alambics des villes ?

– Vercollier, ce n'est pas l'alcool. Je n'ai jamais dit que c'était l'alcool, rectifia Piquois d'Artusse. L'alcool c'est pour plus tard, il commence juste à faire des ravages. Mais il existe une autre voie pour nos amis soviets vers la folie et le cimetière dont les annonces paraissent dans les périodiques et les livres.

– Un magazine ou un chapitre en guise de faire-part ?

– Presque... sur le sujet, la diffusion du moindre indice déclenche une frénésie comparable à celle qui accompagnait la découverte d'un filon au temps de la ruée vers l'or.

Paupières mi-closes, Vercollier ne voyait vraiment pas à quoi l'homme à la barbe blanche faisait allusion. Ses dernières paroles avaient été rattrapées puis capturées par un pesant silence.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

regarder Mandrik sans avoir envie de le tuer.

TOC, TOC, TOC !!!

Trois coups violents contre la porte.

Mandrik s'était redressé sur son plaid avec un regard d'épouvante.

Ne dis rien, Mandrik. Tais-toi, tais-toi !...

TOC, TOC...

38, rue Chanzy, Paris

3 novembre 1992,

La fatigue ne ferait pas dévier François Laurens de sa quête du patient oublié. D'habitude, à cette heure-là, le samedi, beau-papa était sur les rotules, exsangue, parfois juste d'accord pour me suivre à l'Opéra. Tout dépendait de ce qu'on y jouait. Il ne tenait pas à voir ou écouter n'importe quoi sous le prétexte de se changer les idées. Le théâtre ou le cinéma pouvaient aussi lui convenir mais il était encore plus difficile quant au choix de la pièce ou du film. Pour le cinéma, seul le travail de Jean-Luc Godard trouvait grâce à ses yeux. Le problème, c'est que Godard ne tournait pas beaucoup, au ralenti, et que son dernier film, *Nouvelle vague*, ne l'avait pas non plus emballé. Quand j'étais gamine, il avait réussi à m'intéresser à l'art du petit Suisse pelliculaire en me racontant de quelle manière il avait obtenu de Brigitte Bardot qu'elle se coupât les cheveux pour le tournage du *Mépris*. Godard, à bout d'arguments face aux refus réitérés de la star, avait fini par soumettre la réduction de sa volumineuse coiffeuse d'un centimètre pour chaque mètre qu'il parviendrait à parcourir sur ses deux mains, lui, le malingre aux lunettes noires. Sur ses deux mains, les pieds en l'air ? Oui, de cette façon. OK !... gloussa BB, curieuse de voir le metteur en scène chercher son équilibre dans son bureau pour son plaisir à elle. Ni une, ni deux, l'helvète-acrobate-cinéaste se dressa sur ses deux mains et fit plusieurs fois le tour de la pièce. La vache !... Non, Anne-Clé, on ne dit pas *la vache*.

Pas d'opéra, pas de théâtre, ni de Godard ou d'un nouveau

Godard qui poindrait à l'horizon des productions du cinématographe, nous avons pris la direction de la rue Chanzy. Beau-papa subissait le charme de la fée blanche et je ne doutais plus qu'il fût aussi capable de faire le singe, de réciter à l'envers un poème de Pierre-Alain Tâche ou de Sarah Thomas, même de partir en toupie sur son bras unique, que sais-je encore ?

Soudain, François s'arrêta net. Entre deux arbres, à l'angle de deux rues. Il contemplait le verre froissé du vitrail d'une église contemporaine. Il avait eu une illumination ou peut-être avait-il vu quelque chose dans le reflet du verre car il se retourna.

– C'est étrange, mais j'ai eu l'impression qu'on nous suivait. Je soupirai.

– Cela ne t'embête pas de m'accompagner ?

Pouvais-je encore changer d'avis et ne pas suivre beau-papa ? Non, évidemment. Et puis, cette histoire de chevaliers m'intéressait : attaquer un village et replanter des arbres sur les lieux du massacre n'avaient rien à voir avec les pratiques en matière de combat de ce temps-là. Je voulais écouter le prof de la rue Chanzy nous livrer la clef de la bataille des Teutoniques à Mühl et d'autres choses se rapportant à leur histoire. Cinq mille deux cent cinquante pages... Un coup d'épée n'aurait pas suffi à fendre un tel pavé !

François Laurens avait l'optimisme des gens amoureux ou de quelqu'un habitué à vivre le jour selon des horaires précis et qui trouve tout à coup drôlement confortable de pouvoir travailler la nuit. L'obscurité donnait confiance. D'ailleurs, beau-papa marchait vite ce soir-là – plus vite que lorsque nous allions à l'Opéra, c'était certain, même pour voir un ballet de Carolyn Carlsson – il ne fallait pas rater le rendez-vous que nous avait fixé dix ans plus tôt un patient ayant perdu patience dans la marmite de l'Éducation nationale et qui n'avait pas,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

38, rue Chanzy, Paris

3 novembre 1992

Avec sa robe de chambre en tissu écossais molletonné, ses chaussons couleur vert pomme fort pratiques pour descendre à la cave ou bien sortir les poubelles, et la paume de sa main recevant son menton dans l'attitude du *Penseur* de Rodin qu'un conservateur avait refusé de placer au sommet d'une colonne, dans le grand hall de la pyramide du Louvre, parce que vue d'en bas l'expression du *Penseur* rappelait plutôt celle d'un homme s'évertuant à déféquer, Gilles Malmoustier aurait certainement intéressé ses élèves sur n'importe quel sujet d'histoire – les chevaliers teutoniques, par exemple. L'attention juvénile captée par l'étrange accoutrement pour une demi-heure au moins, le temps de dire l'essentiel et de terminer par deux ou trois anecdotes sur la vie des moines-chevaliers aux prises avec les sauvages du coin. Citer, pourquoi pas, le nom de cette bête utilisée par les Teutoniques pour soigner certaines blessures, préciser que la bête en question possédait cinq paires d'yeux et trois mâchoires, ne pas finasser sur les détails concernant la morphologie du monstre car l'heure tournait et certains élèves se contorsionnaient déjà sur leurs chaises, affectant des sourires de mépris à l'encontre de l'érudition du prof qui ne perdait pas une occasion de se foutre de la gueule du monde. Ne pas pousser trop loin son avantage sinon plus personne n'allait croire à ce monstre de Prusse, satisfaire les forts en thème qui voulaient savoir, juste le nom de l'animal. Mais non, c'est la sonnerie de fin de cours qui l'emportait et déclenchait les mouvements de

chaises, les cris dans les couloirs, le brouhaha de la classe, qu'est-ce qu'il a dit, c'était quoi le nom ?... Trop tard. Malmoustier aura raté son effet, coupable d'en avoir trop dit, des trucs techniques que ses élèves oublieraient sans difficultés: le déplacement du siège de l'ordre d'Acre à Venise, puis à Marienbourg, loin du centre névralgique de l'Occident chrétien où la papauté et les rois ont déjà réglé leur compte aux Templiers; l'absorption des Porte-glaive, chevaliers d'Allemagne du nord bataillant pour maintenir la paix du Christ en Livonie; la mise en place sur les terres conquises d'un assolement triennal pour en augmenter le rendement... La barbe de ces Teutoniques ! Enfin la bête. Et juste après la sonnerie: Qu'est-ce qu'il a dit le prof, putain ?! Le cours est terminé. Quoi ?... Marienbourg, les Porte-Glaive, la paix du Christ en Livonie et l'assolement triennal ne pesaient pas lourd face au déclenchement électroacoustique ponctuant la fin du cours. Dommage.

Est-ce qu'il pensait encore à ses cours ratés le prof retraité de la rue Chanzy dans son attitude de Penseur qui pensait ? Le cours d'histoire-géo de Malmoustier c'était la boîte noire des avions : tant qu'il n'arrive rien personne ne s'y intéresse. Et dans l'esprit des collégiens, concernant cette matière, il ne se passe rien avant le baccalauréat.

– Nous ne voulons pas tout savoir sur les chevaliers teutoniques, avait dit beau-papa.

– Et le nom de la bête.

– Pardon ?...

– Nous souhaitons que vous nous expliquiez l'essentiel afin d'être en mesure de saisir l'importance du manuscrit de Mühl, précisa beau-papa.

Le nom de la bête, ajoutai-je tout bas.

– C'est déjà beaucoup, estima Malmoustier avec cette fausse

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

bibliothèque d'... Ivan le Terrible.

La bibliothèque d'Ivan le Terrible retrouvée dans la forteresse de Klarhenberg où personne n'avait jamais cherché, ni le père, ni le grand-père Piquois d'Artusse. Les idiots !...

Pour les trois hommes, main dans la main, c'était une surprise de découvrir l'endroit plongé dans une semi-obscurité. Il faisait nuit dehors, ils auraient pourtant dû s'y attendre. À l'intérieur de l'espace circulaire et profond scintillaient des cubes de couleur phosphorescents. Tous n'avaient pas la même taille, la même couleur, et se situaient dans l'espace à des hauteurs différentes.

Au moment où Vercollier, en spécialiste du mouvement d'altitude et de la maîtrise du vide, s'apprêtait à demander de quelle façon les cubes pouvaient bien tenir en l'air, le savant à barbe blanche lâchait les mains et pointait le doigt sur le cube le plus proche :

– Ils sont fabriqués en fibre de glace et résine de polyester. Les manuscrits sont placés à l'intérieur. La couleur du cube varie selon le support de l'écriture.

– Le support de l'écriture, c'est le cube lui-même, non ? demanda Vercollier qui n'y connaissait rien.

– Je vous parle du matériau utilisé pour l'écriture, jeune homme. Nous avons trois grands ensembles. D'abord les manuscrits dont le support est le papyrus, inventé par les Égyptiens en puisant dans les eaux du Nil une plante appelée *Cyperus-papyrus*, ne conservant que la tige découpée en longueur pour former des rectangles assemblés entre eux et obtenir un rouleau. Savez-vous comment les Égyptiens nommaient le premier rouleau ? Le protocole.

– Le protocole, répéta Vercollier vraiment très intéressé par ces détails paléographiques. Le protocole, très bien, il fallait y penser.

– Seriez-vous capable de deviner la raison pour laquelle si peu de manuscrits rapportés d'Orient ont pu être conservés dans nos bibliothèques ?

– Non, là, vraiment, je ne vois pas.

– Ceci s'explique par les conditions climatiques, très différentes d'un continent à l'autre. Elles provoquent la dégradation du parchemin dans les pièces parfois humides et mal aérées des monastères et des châteaux de notre vieille Europe.

Mais, qu'il s'émiette donc, qu'il s'amollisse, qu'il s'appauvrisse et qu'il crève le *Cyperus-papyrus* s'il ne voulait pas fleurir en Europe ! Et l'envie de clamer tout haut sa manière de penser démangeait Vercollier qui ne comprenait décidément pas ce qui poussait le vieux con à tergiverser dès qu'une étape était franchie.

Moissonnons le papyrus et repartons !... Repartons ! Parce que si l'escorte rappliquait, ils auraient, eux, tous les trois, très vite une idée du supplice réservé à la plante du Nil et pourraient comparer leurs membres endoloris avec les manuscrits étouffés, bouffés, attaqués par les vers, les champignons, les moisissures et les courants d'air si froids de ces contrées de l'Est.

– Ensuite le papyrus fut progressivement remplacé par le parchemin entre le V^e et le X^e siècle, tout de même, pas avant. Peau de mouton, de chèvre ou de veau et, pour le parchemin de meilleure qualité, une peau très fine prélevée sur des agneaux mort-nés. Enfin le papier, apparu tardivement en Europe vers le XIII^e siècle mais inventé par les Chinois un siècle avant Jésus Christ.

– On dirait un ciel étoilé, s'extasia Vercollier qui ne pouvait pas s'empêcher d'être fasciné par cet endroit.

Il y avait plus de trois couleurs parce qu'il existait des sous-

ensembles ; l'alpiniste ne voulait pas savoir lesquels. Mandrik et Piquois d'Artusse devaient aller fureter tout de suite dans cet endroit bizarre où des cubes de couleur contenaient de vieux manuscrits. Il était temps, non ?

– Vous ne voulez pas entrer ?

– Je vais aller chercher les lampes électriques, décida Piquois d'Artusse.

Il valait mieux en effet ne pas utiliser l'éclairage de la bibliothèque et provoquer le retour de la garde. D'autant que leurs yeux s'habituèrent peu à peu à la lumière diffuse instillée par ces cubes de couleur. Vercollier remarqua la présence de plusieurs fils qui partaient du plafond et maintenaient le cube et son contenu, les ensembles et les sous-ensembles, au-dessus du sol. Pour atteindre certains cubes, il aurait fallu un escabeau. Parfois même, une échelle.

Vercollier observa Mandrik du coin de l'œil. Il n'avait pas bougé et fixait l'espace étoilé de fluorescences multicolores comme s'il s'agissait d'une pièce circulaire contenant des manuscrits suspendus, sans faire montre du moindre étonnement. Mandrik devait aimer les livres au moins autant que le savant à la barbe blanche. Il devinerait très vite le manuscrit qui vaudrait la peine d'être sorti de son cube à des fins d'examen. Nous ne volerons rien, avait répété plusieurs fois Piquois d'Artusse. L'alpiniste se promettait de les avoir quand même à l'œil.

Mandrik s'inclina avec un temps d'avance sur le geste de Piquois d'Artusse passant ses deux bras derrière son cou et ajustant ensuite sur sa tête un gros élastique noir avec une lampe au faisceau électrique rouge, identique en cela à celui dont il s'était affublé lui-même. Vraiment distrayant ces deux petits points rouges qui se rencontraient sans rien se dire, songeait

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

mains : cette histoire à base de récits gigognes devait commencer à l'ennuyer. Il se faisait tard, il n'avait toujours pas rappelé Clotilde.

– La plupart des historiens estimèrent qu'il était préférable de dépenser son temps à retrouver le manuscrit de Mühl – des extraits, des faux ou des copies – plutôt que de le perdre à tenter de mettre la main sur un manuscrit de toute façon introuvable – selon l'engagement du grand Maître des Teutoniques – dont personne n'a jamais entendu citer le titre.

– Mais dont on sait qu'il n'a pas été détruit puisqu'il est caché, énonçai-je avec une pointe d'enjouement pour secouer la torpeur de François.

– En fait... hésita Malmoustier. Le bruit courut qu'un homme aurait mis la main sur le manuscrit de Mühl en cherchant la Librairie.

– Quelle librairie ?

– La Librairie, Mademoiselle, est le nom donné à la bibliothèque secrète d'Ivan le Terrible enfouie quelque part dans les entrailles d'un bâtiment dont il était le seul à connaître l'itinéraire labyrinthique.

– Et où se trouve ce bâtiment fameux ?

– À Moscou ou dans une autre ville russe. À l'heure tardive où je vous parle, personne n'a encore découvert cette bibliothèque. On dit que le maire de Moscou, à l'occasion des festivités prévues pour les cent cinquante ans de la ville, pourrait organiser une grande chasse au trésor dans les sous-sols, les galeries souterraines et le métro. La découverte de ce trésor serait une manne pour Moscou.

– Connaît-on l'identité de l'homme qui a retrouvé le manuscrit de Mühl ? demandai-je pour couper court à un exposé historique sur Ivan le Terrible ou la cité moscovite.

– Au début du siècle, c'était très certainement un historien

assez connu. Après lecture, il aurait brûlé le manuscrit. Vous vous doutez bien qu'il ne s'est pas vanté de l'avoir fait.

Bien, parfait, de mieux en mieux. Est-ce qu'on pouvait s'en aller ?

Je voulais prendre congé mais je ne savais pas si c'était à moi de le faire. Beau-papa gardait les mains sur son visage, il était difficile de savoir à quoi il pensait. J'estimais pour ma part que nous pourrions difficilement en apprendre plus sur le manuscrit de Mühl. Il faudrait faire le point au plus vite avec Clotilde.

François Laurens se leva et fit un pas vers Malmoustier. Je pensai un instant qu'il voulait rajuster pour lui les pans de sa robe de chambre et je fermai les yeux pour ne pas voir cela.

– Vous n'avez pas dit son nom.

– Le titre du manuscrit cité dans celui de Mühl ?

– Le nom de l'historien qui a retrouvé le manuscrit de Mühl et qui aurait découvert, en le lisant, le titre du manuscrit protégé par Hermann de Salza.

Je rouvris les yeux pour voir les deux hommes se serrer la main. Puis, l'ancien prof rajusta lui-même sa robe de chambre, fourra une main dans sa poche et de l'autre, nous indiqua la sortie.

L'humidité et la fraîcheur de cette soirée de novembre allaient nous saisir dans la rue Chanzy jusqu'aux boulevards et la première station de métro, et l'odeur du papier nous habiterait toute la nuit.

Nous marchions assez lentement. Beau-papa était plongé dans ses pensées. La soirée n'avait pas été si mauvaise que cela. Pour mille francs, nous avons appris en très peu de temps tout ce qu'il convenait de savoir sur le manuscrit de Mühl : la livraison du livre à Hermann de Salza et une triple décapitation

(Malmoustier n'avait pas parlé du massacre du village juif et des arbres replantés pour chaque mort). Avec de la chance, au hasard d'une rue, nous pourrions croiser Clotilde et prévoir un rendez-vous pour le lendemain. Nous pourrions aussi lui demander si elle avait réussi à semer les policiers, si elle était repassée au Val-de-Grâce pour rendre le registre, si elle voulait prendre un dernier verre au Select avant d'aller se couch...

– Cinq !...

– Cinq quoi ? demandai-je.

– Tu as dit que cette heureuse soirée nous avait coûté mille francs. Ce n'est pas mille francs, Anne-Clémence, mais cinq mille francs que Malmoustier s'est mis dans la poche. J'ai dû arrondir.

– Arrondir à cinq mille ?

– J'ai topé à cinq. Les types en robe de chambre m'ont toujours impressionné, expliqua François. Cela remonte aux films que je regardais dans ma jeunesse, quand Louis Jouvet, Paul Meurisse ou Jean Gabin prenaient des décisions importantes vêtus de ce genre d'accoutrement, en arborant cet air souverain qui caractérisait leur jeu d'acteur.

– Alors, il t'a dit le nom de l'historien, déduisis-je. Pour cinq mille francs, je pense qu'il aurait été capable de te vendre n'importe quel historien de la Belle Époque.

– Il a dit la vérité.

– Le nom est connu, bien, mais cela ne veut pas...

– Tu connais aussi ce nom, Anne-Clé.

– Je ne peux te citer aucun historien de cette...

– François-Marie, me coupa François en me passant un bras autour des épaules. François-Marie Piquois d'Artusse, l'arrière-grand-père de Clotilde.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Le serveur s'éloigna après avoir écrit *tpo* pour tarte aux pommes, impressionné, mais se gardant de formuler aucun commentaire.

– Vous ne voulez pas savoir si le chien est mort ? grogna beau-papa, agacé.

Agacé, François Laurens, quoiqu'il sourît de toutes ses dents à l'attention de Clotilde avant de reprendre son récit de Moscou à Paris pour revenir rue Chanzy, on avait assez perdu de temps.

À écouter beau-papa raconter la manière dont il avait retrouvé la trace de son ancien patient, n'importe qui aurait imaginé Martin Sheen remontant les cours d'eau hostiles de la jungle cambodgienne pour établir le contact avec le colonel rebelle incarné par Marlon Brandon dans *Apocalypse Now*.

Connaissant déjà l'histoire racontée par Malmoustier et le film de Coppola, je choisis de prêter une oreille aux accusations proférées par la jeune femme à l'*Autoportrait* à l'encontre du monsieur costumé aux lunettes cerclées dont j'avais fini par comprendre qu'il n'était pas un parent, ni un ami, mais un amant, son amoureux, et qu'il allait regretter d'avoir raté pour moitié l'escapade de Dublin. Pour l'instant, lui ne disait rien et ses doigts pianotaient plus au moins vite sur la nappe.

Le Cambodge puis l'Irlande, *Chartier* invitait aux voyages.

Beau-papa s'était arrêté de parler, il n'avait pas mentionné le deuxième chèque signé à l'ordre de l'ancien prof, il aurait voulu embrasser Clotilde mais ce n'était pas le moment. Il se réjouissait qu'elle soit là, assise en face de lui, ou presque, à l'écouter. Clotilde écoutait très bien, son père avait dû lui lire Jules Verne et Kipling quand elle était enfant.

– Votre arrière-grand-père a eu le manuscrit de Mühl entre les mains, n'est-ce pas ?

Beau-papa n'y allait pas par quatre chemins. C'était lui le

mâle, il lui appartenait de le prouver, de le prouver à cause, peut-être, du bras en plastique et de l'œil unique.

– Oui. Du moins, c'est ce qu'il prétendait. C'était un homme assez savant pour reconnaître un faux quand il en découvrait un. Son fils et son petit-fils découvrirent ainsi tout ce qu'il y avait à savoir sur le manuscrit.

– C'est bien dommage quand même qu'il ait choisi de le détruire après l'avoir lu.

– Ce manuscrit ne comptait pas. L'importance qu'on lui accordait était liée au fait qu'il s'agissait du seul écrit portant mention d'un ouvrage que trois générations de Piquois d'Artusse s'entêtèrent à retrouver.

– Votre père ne vous a pas... ?

– Mon père pensait que l'histoire de cette quête se terminerait avec lui. Je veux retrouver mon père, le manuscrit m'importe peu. Je n'en veux pas...

La voix de Clotilde s'éteignit. Ses beaux yeux tristes, soulignés par le trait grisâtre d'une nuit sans sommeil, cherchaient peut-être, entre le couteau et la fourchette, un stylo pour griffonner à son tour quelque chose sur la nappe.

– Je ne me suis jamais beaucoup intéressée aux livres, reprit-elle. Mon père le savait mais l'avait toujours caché à mon grand-père. Et puis, une amie m'a offert le livre d'Anne-Clémence le jour même où je recevais une lettre que je supposais avoir été écrite par mon père. Je ne crois pas aux coïncidences.

Clotilde se mit à parler de la lettre mais ne nous la montra pas. Le ton montait à la table d'à côté et peut-être craignait-elle qu'un geste inconsidéré de l'hystérique à l'*Autoportrait* n'exposât cette lettre à une possible détérioration.

– Elle ne t'a jamais aimé. Tu es un lâche, une méduse dérivant sur les eaux sales du mariage. Lâche, méduse !...

– Maud, nous sommes chez *Chartier*, fit remarquer le monsieur chic aux lunettes cerclées qui ne trouvait pas ses mots mais avait encore la patience d’écouter toutes les saloperies que la jeune femme lui balançait à la figure.

Il y avait deux lettres, en fait. Clotilde aurait dû commencer par là. Elle gardait les yeux fixés sur son assiette de crudités et sa fourchette, plantée dans un haricot vert, semblait à peu près autant à même de tenir l’équilibre que mon voisin avait de chance de rétablir celui-ci dans ses relations avec sa jeune poule colérique.

Deux lettres, donc. Nous ne disions plus rien. Beau-papa voulait laisser le temps à Clotilde de recouvrer ses esprits, de rassembler assez de force pour nous parler de ces lettres. J’observais les évolutions des serveurs en habit dans les allées, admirant leur dextérité à se passer les plats sans oublier de sourire. Il me vint à l’esprit que depuis ma rencontre avec cette jeune femme, à *la Trilogie*, je n’avais pas eu souvent l’occasion de sourire. Beau-papa non plus, d’ailleurs, et pourtant il était amoureux.

Les deux, à côté, s’étaient un peu calmés.

La première lettre, Clotilde l’avait reçue en 1984. Une éternité. Qu’est-ce qui s’était passé cette année-là ?

– Les Français n’allaient pas bien, comme toujours, fis-je remarquer pour détendre l’atmosphère.

– Michel Foucault est mort, rappela François.

– François Truffaut, aussi, non ?

– Canal Plus ! C’est l’année de naissance de la chaîne à péage, coupai-je pour empêcher une énumération macabre.

– C’est aussi les défilés pour défendre l’école privée, se souvenait Clotilde. La réélection de Reagan et les JO de Los Angeles boycottés par les pays de l’Est.

– Il ne faut pas oublier l’assassinat d’Indira Gandhi et du

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

une direction ou un étage pour l'unité dans laquelle beau-papa avait projeté pour nous une intrusion éclair, à moins de croiser les mêmes personnes, de tourner en rond.

Nous tournions en rond.

Un monsieur âgé en robe de chambre, près du distributeur à café, nous salua. C'était la quatrième fois que nous traversions le couloir devant lui. Ce vieux monsieur prenait manifestement beaucoup de plaisir à regarder passer Clotilde. Il ne se lassait pas du spectacle – son signe de la main était peut-être un encouragement à tourner en rond, à passer encore une fois devant le distributeur – et la vision de notre nouvelle amie agissait sur lui comme un stimulant plus fort que le café. Ce vieux monsieur était un de ces pensionnaires de longue date que les infirmières finissent par appeler par son prénom précédé de *Monsieur*, très capable de porter un regard détaché sur les dysfonctionnements de service, les retards du personnel, s'offusquant à peine de ce que les repas fussent parfois servis tièdes, accueillant ses enfants, ses petits-enfants et les cousins des voisins, chaque jour en semaine, comme s'il était question d'un jeu télévisé dont les questions importent plus que les réponses. Monsieur Jean ou Monsieur Henri était même capable de mettre son grain de sel dans les affaires de cœur du personnel ou de donner un conseil sur le comment-éduquer-son-enfant ou l'opportunité d'un investissement financier. Oui, Monsieur Georges ou Monsieur Serge devait être capable de localiser pour nous l'Unité des Grands Convalescents.

Or, Renato Bergamasco (œsophagite soignée par le service du docteur Lerond, acte chirurgical prévu dans la première quinzaine de janvier) ne savait rien de rien sur l'Ugc. Niente, nulla, service inconnu, fantôme, le vieux monsieur ne savait comment l'exprimer en réponse à la question de beau-papa qui était allé lui parler, lui offrant même un café. Et puis, l'idée

effleura peut-être Monsieur Bergamasco qu'il n'allait plus jamais revoir passer Clotilde devant la machine à café – la belle Clotilde qu'il n'avait pas cessé de regarder même quand François lui parlait – alors il proposa de nous accompagner jusqu'au hall d'accueil pour nous montrer du doigt, précisément, le bloc administratif du Val-de-Grâce. Il y avait toujours des secrétaires présentes, dimanches et fêtes compris, c'est là-bas que nous devions aller voir.

Nous empruntâmes l'escalier plutôt que l'ascenseur et Clotilde donna le bras à Monsieur Bergamasco intimidé et silencieux comme un enfant. En bas, dans le hall, nous repérâmes ensemble le bloc administratif et nous nous séparâmes en nous serrant la main.

Nous suivîmes une allée bordée d'arbres puis une autre avec plusieurs réverbères censés nous servir de repères car il faisait plutôt sombre en ce milieu d'après-midi de novembre que je commençais à trouver longue. Quand je pense que beau-papa avait horreur des hôpitaux (pour y avoir si longtemps séjourné après l'accident de voiture) et qu'il s'y promenait, là maintenant, comme s'il visitait la dernière expo du musée d'Orsay. Je ne pouvais m'empêcher de lui en vouloir. Il avait oublié son bras mécanique et ne se souciait même plus de son œil perdu, il était amoureux. J'étais fatiguée. La démarche féline de Clotilde Piquois d'Artusse me donnait l'impression d'être une paysanne beauceronne statufiée dans son champ par l'annonce de l'Angelus.

Nous arrivâmes devant un panneau récapitulant les différents services du centre administratif du Val-de-Grâce. La liste était longue, le bloc comptait une trentaine de services depuis celui des services techniques communs jusqu'au service de psychiatrie. Le nom de chaque responsable de service était rappelé et en parcourant ces noms, peut-être dans l'espoir de

connaître quelqu'un travaillant ici, je fis soudain une intéressante découverte. Entre le service de chirurgie cervico-faciale et le service d'onco-radiothérapie, nous pouvions lire :

Ugc – Professeur Munzerberger

Il était quand même assez curieux qu'une unité de soins se trouvât reléguée dans un bloc administratif.

– À moins qu'Ugc soit un acronyme administratif, fit remarquer beau-papa. Unité générale & comptabilité ou quelque chose de ce genre-là.

– Au sein de laquelle le chef comptable se ferait appeler Professeur, rétorquai-je. Tous les autres services sont suivis de monsieur ou de madame. Pour Ugc, c'est professeur. C'est donc une unité médicale.

– Probable.

– Puisqu'on a trouvé, il n'y a plus qu'à entrer. Nous en aurons le cœur net.

– À mon avis, on n'entre pas comme cela.

– Vous avez raison, François. Il y a sûrement une raison pour laquelle cette unité est située précisément à l'écart de l'hôpital. Aucune des personnes que j'ai interrogées ne m'a jamais parlé de cette unité, alors que la lettre écrite par mon père est partie de cette unité. Pourquoi n'ont-ils pas évoqué la présence de patients en convalescence, dont justement ils auraient pu finir par oublier la présence puisqu'il y avait si longtemps qu'ils étaient là ?

Huit ans, par exemple ?

Huit ans de convalescence ou bien Clotilde devrait admettre qu'un mort lui avait écrit.

Je me revoyais devant la clinique de Buda, sur le pont du parc de Fötüvar, dans la salle d'armes du château, seule et

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

des secrétaires, la porte du hall s'ouvrit avec fracas, tel un coup de gong résonnant sur un bouclier de bronze, et tous les regards se tournèrent en même temps vers l'entrée du bloc administratif.

Monsieur Bergamasco, son gobelet de café tiède à la main, sa robe de chambre boutonnée jusqu'au cou, tout tremblant mais heureux d'être arrivé jusque-là, à bout de forces, son gobelet de café tiède se renversant sur ses patins et lui-même se renversant dans le gobelet, disparaissant... Une simple vision. Il n'y avait aucune chance que Monsieur Bergamasco eût voulu boire un café ailleurs que devant la machine à café du service où il était soigné. À cette heure-ci – je consultai ma montre –, ses cousins de Parme étaient arrivés. Or, le type qui nous faisait face n'avait pas de famille, il nous l'avait dit, c'était Malmoustier.

Gilles Malmoustier nous avait dénoncés à la police.

Clotilde comprit immédiatement que je connaissais le nouveau venu. Elle attendit que celui-ci nous eût dépassés pour me poser des questions à son sujet. Je chuchotai l'essentiel sans être certaine qu'elle eût bien compris le lien existant entre Hermann de Salza, beau-papa, l'ancien patient, le manuscrit de Mühl et les Piquois d'Artusse.

Un médecin en blouse blanche lisait l'ordre de mission signé du juge François Lucas. Il hochait la tête, nous nous étions rapprochées, Clotilde et moi.

– C'est une procédure plutôt inhabituelle.

Boiché et Bregnon se tenaient face au médecin comme deux chars d'assaut nazis prêts à foncer dans la campagne polonaise quels que fussent les obstacles qui se dresseraient sur leur chemin.

– C'est signé du juge Lucas, cependant...

Je crus entendre le moteur des chars ronronner à ce momentlà. C'était Malmoustier qui toussait après avoir tenté de

faire comprendre à son ancien psy qu'il n'avait pas pu agir autrement – prévenir les flics de l'OCRVOOA, les renseigner sur ce qu'il avait appris, le manuscrit n'était pas la chasse gardée des Piquois d'Artusse.

Le regard de Clotilde s'enflamma quand elle entendit prononcer son nom et elle se serait jetée sur Malmoustier si l'inspecteur Bregnon ne l'avait saisie par le bras.

– Vous restez avec moi, commanda-t-il.

Le médecin de garde était toujours dans l'expectative. Son attention se porta sur les deux secrétaires mais celles-ci avaient repris leur travail et semblaient ne plus devoir se soucier de l'afflux très inhabituel de visiteurs un dimanche après-midi.

– J'aimerais tout de même aviser le directeur. Nous avons des consignes très strictes pour l'accès à l'Ugc.

– Justement, acquiesça l'inspecteur Boiché. Je détiens également une lettre du juge à l'attention du directeur du Val-de-Grâce.

– En ce cas...

Le policier mit la main dans une poche de son manteau et en ressortit son arme de service qu'il plaqua aussitôt sur le nombril du médecin.

– Nous avons assez discuté, Docteur : vous allez faire exactement ce que je vous dirai de faire.

Forteresse médiévale de Klarhenberg

28 septembre 1984

Les orangs-outangs se battaient comme des hommes mais avec la force des bêtes sauvages. Leurs mains velues s'abattaient sur le dos, les épaules et les jambes de Mandrik, recroquevillé sur lui-même, les mains en protection autour de la tête, pas de taille à résister, incapable de fuir, la jambe gauche brisée.

À quelques mètres de Mandrik, les poings de trois autres singes tombaient sur Vercollier qui ne tentait pas non plus de résister. Cela n'aurait servi à rien, la force d'un orang-outang est trois fois supérieure à celle d'un homme. Alors, Vercollier essayait seulement d'amortir les coups, en exagérant leur impact et se déplaçant de la sorte, roulant, rampant, se rapprochant petit à petit de sœur Angèle car il fallait qu'elle cessât de souffler dans l'appeau. Une gifle l'assommerait, mettrait fin à son récital et l'alpiniste récupérerait l'objet, soufflerait à son tour, au hasard, dans l'espoir de faire cesser le déferlement de violence. Au moins, désorganiser l'agresseur puis contre-attaquer, faire se battre les orangs-outangs entre eux.

Vercollier reçut un coup sur le flanc qui lui brisa une côte mais esquiva le coup suivant et se retrouva en un ultime soubresaut à moins de quatre mètres de sœur Angèle.

C'était le moment !

Vercollier se remit sur ses pieds avec une rapidité qui surprit les orangs-outangs. Ceux-ci se figèrent, désemparés, ne sachant plus que faire. Leurs regards incrédules marquaient

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– Nous y voilà ! Ivan le Terrible et les Teutoniques : la même folle passion pour les livres.

– Folie identique pour accumuler le plus de livres possibles. Ivan le Terrible n'a pas seulement vaincu les Teutoniques, il a gardé prisonniers plusieurs dignitaires de l'ordre. Interrogés, soumis à la torture, certains ont fini par parler de la légendaire expédition du grand Maître Hermann de Salza pour rencontrer les moines de Naujoj-Akkei et prendre possession d'un document précieux.

– Donc cet ouvrage serait passé entre les mains du tsar ?

– J'ai l'intime conviction que Piquois d'Artusse a découvert la cachette de la bibliothèque secrète d'Ivan le Terrible.

Hôpital du Val-de-Grâce Chambre n° 19

4 novembre 1992

Puis-je écrire que je n'étais pas très fière du comportement de beau-papa ?

Puis-je l'écrire sachant pertinemment qu'il lira ces lignes ?

Mon principal grief concernait son manque de discernement, la preuve de son aveuglement amoureux. Dès qu'il avait rencontré Clotilde, plus rien d'autre n'avait compté pour lui que son désir de la voir et de la revoir encore, en se fichant pas mal des signaux d'avertissements balisant toute cette histoire : les policiers lancés aux trousses de la jeune femme, les retrouvailles avec Malmoustier à qui François et moi avons beaucoup plus appris qu'il ne nous avait renseignés sur le manuscrit de Mühl et le livre caché, la tentative imbécile de François de se faire passer pour un expert psychologue accompagné de deux consœurs américaines, enfin la prise finale en tenailles – sans que nous n'ayons rien vu venir ! – opérée par deux ex-policiers de l'OCRVOOA, juste sortis de leur retraite afin d'empêcher le psy amoureux de serrer sa dulcinée dans ses bras.

J'avais bien sûr ma part de responsabilité dans cette affaire. J'aurais dû secouer beau-papa ou m'enfermer avec lui dans son cabinet jusqu'au lundi matin. J'étais fautive. Dès le début, j'avais remarqué qu'il se passait quelque chose entre ma nouvelle amie et mon beau-père, mais j'avais pensé que les événements tournaient autour de nous, lui et moi, que nous étions les héros modernes d'une situation compliquée, que nous étions la solution, exactement comme cela s'était passé dans le

Crime de la porte d'Orient.

Rue Chanzy, Gilles Malmoustier avait dû apprécier nos mille et une précautions à partir doucement et tout son manège avait consisté, en récitant l'histoire du bouc de Mühl puis celle des preux chevaliers, à nous faire croire qu'il n'était pas pressé non plus. Échafaudant son propre plan, il savait qu'il aurait toujours un temps d'avance sur les deux imbéciles venus chercher des renseignements chez lui. D'abord téléphoner à Messieurs Boiché et Bregnon qui rappliquèrent aussitôt, avec la diligence des retraités désœuvrés, pour participer à un conseil de guerre, rue Chanzy, minuit passé. Ces trois-là ne mirent pas longtemps à retrouver notre trace. Ils étaient quelque part chez *Chartier*, non loin de notre table. Nouveau conseil de guerre. À ce moment-là, ils possédaient tous les renseignements nécessaires pour une action concrète visant à retrouver le livre caché et Malmoustier se forgeant l'opinion que la trop longue convalescence de Piquois d'Artusse dans un hôpital militaire pouvait vouloir dire qu'il s'y trouvait retenu contre son gré et ne serait libéré qu'après avoir fourni les indices et les informations pour retrouver un certain livre, le livre caché. Boiché et Bregnon se rangèrent à cette opinion en pariant sur le fait qu'il ne leur faudrait pas autant de temps pour faire cracher le morceau à Piquois d'Artusse, puisqu'ils disposeraient d'une monnaie d'échange aussi précieuse que le fameux bouquin: la propre fille du patient du Val-de-Grâce.

J'étais effrayée par la froide efficacité des ex-policiers. La manière dont ces deux-là – pilotés au départ par Malmoustier de la rue Chanzy jusque chez *Chartier* – avaient ensuite pris la direction des opérations et ne semblaient douter de rien.

Peut-être vaudrait-il mieux que nous ne retrouvions finalement pas la trace du papa de Clotilde ?

Chambre 19...

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Forteresse médiévale de Klarhenberg

29 septembre 1984

— Est-ce ainsi que Decimus Carus Minor s'exprimait ?

– Peu importe la manière dont un romain lettré tournait ses phrases en ce temps-là. Les moines de Tersanis, près d'Alexandrie, puis ceux de Naujoj-Akkei, le chevalier Wolfram de Loringhoven, le secrétaire particulier d'Ivan le Terrible, Nikola Kroupskaïa, enfin la mère supérieure du couvent où j'étais novice, ont tous retranscrit le texte, traduit ce latin mâtiné d'araméen, dans leur langue maternelle pour mieux en saisir le sens.

– Était-ce la bonne méthode ?

– N'oublie pas qu'ils disposaient tous du texte original et pouvaient donc le consulter selon leur inspiration. Cependant, les mots du Romain ne sont pas si différents des nôtres, ceux des moines de Tersanis assez semblables à ceux du chevalier Wolfram de Loringhoven, les miens presque identiques aux...

– Je veux entendre la suite.

Piquois d'Artusse avait recouvré ses instincts de chasseur de livres. Le début du récit de Decimus Carus Minor avait agi sur lui comme un baume. Il se sentait prêt à oublier Mandrik et – Vercollier, ses compagnons d'infortune. Ses pensées avaient déjà fui cette terre. Même les singes ne l'impressionnaient plus. Il ne rendrait pas au monde la consolation d'un texte perdu, puis retrouvé, mais il connaîtrait le fin mot de l'histoire et l'emporterait dans sa tombe...

« Le village est plus petit que le précédent. Lui semble savoir où il va et les mouches qui le précédent plus encore. L'essaim bourdonnant se rassasie des miasmes nauséabonds. Je tremble sur mes jambes tandis que lui dépasse les mouches. Où sont les autres ? Ils attendent, plus loin. Quand il revient de l'huile fine perle de ses doigts, les mouches ont disparu et quelqu'un marche derrière lui. L'homme porte un linge plié sur son épaule nue, une pièce de monnaie choit de son orbite qu'il rend au mendiant. Deux prêtres l'empoignent avec hardiesse et le couchent dans la poussière. Il est vivant, pourtant. Lui, continue son chemin. »

Sœur Angèle connaissait le texte par cœur. Ses bielles mnésiques déroulaient sans effort la trame restituée sur des tablettes de bois gravées par le Romain, semblait-il, au milieu de tous, l'unique témoin.

Piquois d'Artusse n'en croyait pas ses oreilles. Il aurait à payer très cher ce privilège d'écouter la vieille... Non, non :

Le privilège d'écouter le texte récitait la vieille.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

En passant la porte, Malmoustier ajouta à la cantonade :

– Vous auriez mieux fait de venir me voir directement, Mademoiselle !

Bien sûr, bien sûr, comme si la demoiselle eût été un petit oiseau se repérant dans le ciel aux ondes sensorielles émises depuis la terre par un hominidé vivant au milieu d'une tonne de papier et parfaitement au courant du survol de cet oiseau-là à toute heure de la journée et de la nuit... Sacré Malmoustier !

Notre ami l'avait mauvaise, c'était audible. Nous ne retournerions pas de sitôt au 38, rue Chanzy.

L'infirmière défit sa blouse blanche et nous remit à chacun une convocation pour le lendemain matin, à dix heures. Je revoyais avec intérêt le tee-shirt à l'*Autoportrait* de Bacon. Elle s'appelait Magnolia Baresi et exerçait la profession de commissaire de police à l'OCRVOOA. Je la revoyais faire son cinéma de jeune femme délaissée, éconduite par son amant pygmalion – qui n'était autre que l'un de ses subordonnés –, tenu de lui rapporter tout ce qu'il aurait entendu de notre conversation chez *Chartier*, tandis que ses feints emportements faisaient diversion.

– Vous avez joué un jeu dangereux, résuma Magnolia. Mais vous nous avez permis de mettre fin à un trafic de livres anciens. Un trafic piloté par nos deux ex-collègues que nous n'étions jusque-là jamais parvenus à prendre en flagrant délit.

Madame le commissaire nous regarda en souriant, produisant un curieux contraste avec le visage torturé de l'*Autoportrait*, resplendissante de cette satisfaction d'avoir si bien occupé son dimanche après-midi, après avoir usé au mieux de ses attributs féminins auxquels plus personne d'ailleurs ne prêtait attention dans le service. Il aurait fallu voir comment Borniche ou Broussard s'y seraient pris pour plier l'affaire. À vue de nez, Baresi était un cran au-dessus.

Au bout du salut poli de Magnolia, nous étions comme trois mendiants à la sortie de la messe dominicale, mains tendues, saisis par la lueur d'un regard bienveillant mais décidés à passer la soirée dans un endroit moins fréquenté, pour cuver notre vin, dès que l'obole serait tombée au creux de notre main.

Cette femme n'était pas hostile. Elle faisait juste son boulot.

Puis nous nous rappelâmes la présence du médecin de garde ; nous l'avions presque oublié.

Il avait gardé sa blouse blanche, ce devait être un vrai.

– Je suis le professeur Munzerberger. Si vous voulez bien me suivre jusqu'à mon bureau.

Forteresse médiévale de Klarhenberg

29 septembre 1984

Judas l'Ischariote !... Judas !

Ainsi donc Decimus Carus Minor, à la traîne du groupe des treize, en sortant du village, prendrait la direction de Jérusalem. Avec ses tablettes sous le bras, il gravirait le lieu-dit du Crâne et observerait l'agonie de Jésus le Nazaréen et des deux autres malfrats. Et sa mission s'arrêterait là.

Ainsi donc, il y aurait fort à parier que les événements de ce vendredi, rapportés par l'espion, ne correspondraient pas tout à fait aux récits des Évangiles.

Ainsi donc, la version de Decimus Carus Minor, spectateur objectif de la Passion, ferait autorité puisque ses qualités d'observation se situaient très au-dessus de celles attribuées en général au commun des mortels ou de ces sympathisants appelés disciples, qu'on avait d'ailleurs vu disparaître au moment du procès, morts de trouille, et se cachant aussi bien sur le passage des soldats romains qu'à la vue des Juifs de retour de la Pâque mais encore disposés à payer un coup à boire à ce bandit de Barabbas s'ils le croisaient en ville.

Ainsi donc...

C'était la raison pour laquelle ces foutues tablettes avaient été cachées et mises hors de portée du premier venu par les moines de Tersanis, puis ceux de Naujoj-Akkei, par Hermann de Salza et les chevaliers teutoniques, par Ivan le Terrible, avant de se retrouver entre les mains de la vieille par l'opération du Saint-Esprit. Les écrits du Romain polythéiste révélaient bien

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

culte comme au temps des catacombes, dans les souterrains où Ivan le Terrible avait planqué ses livres.

Dans les souterrains.

Piquois d'Artusse l'imaginait, maigrelette, le nez pointu et tellement vive, se faufilant comme une petite souris dans l'énorme fromage tellurique, donnant la communion ou l'absolution, poursuivie par la police secrète de Beria, pas loin d'être rattrapée, violée, torturée, et elle avait vu le petit trou dans le mur, à un mètre cinquante du sol meuble et humide. Un petit trou, quelques millimètres de circonférence...

L'entrée de la Librairie.

Hôpital du Val-de-Grâce Bureau du professeur Munzerberger

4 novembre 1992

La thèse historique de Loiseau-Bertheau empruntait de nombreux éléments que nous avons entendus de la bouche de Malmoustier : le manuscrit de Mühl, les chevaliers teutoniques, la Librairie...

Savoir commun aux deux historiens. L'un avait été publié, l'autre pas. J'aurais juré que Malmoustier avait un temps d'avance et qu'il pourrait bien ne pas être rattrapé. Seulement, les moyens octroyés par l'Armée permettaient au premier des deux de rebondir très au-dessus de la mêlée pour ce qui concernait les éléments d'enquête relatifs au vingtième siècle. Malmoustier n'avait jamais quitté sa maison de la rue Chanzy tandis que Loiseau-Bertheau avait repris, au compte de l'Armée, les recherches engagées par trois générations de Piquois d'Artusse.

C'était dégueulasse et dommage à la fois, pensais-je à ce moment-là. Si le ministère de la Défense consentait à sacrifier ne serait-ce que quinze pour cent de son budget pour financer la recherche historique alors, en deux ou trois ans, nous pourrions savoir selon quel ingénieux procédé les pyramides furent construites, connaître l'identité du Masque de fer ou celle de l'assassin d'Agnès Sorel, et nous ne manquerions pas de retrouver les restes du squelette d'Hitler, qu'ils fussent à proximité du bunker détruit ou éparpillés à dix kilomètres à la

ronde.

Grâce aux navettes aéronavales, Loiseau-Bertheau visita en un temps record plusieurs villes d'Europe dans lesquelles, escorté de deux paras en habits civils, il s'enfonçait ensuite, parfois, dans les bas-fonds, les quartiers obscurs, pour retrouver d'anciennes boutiques où l'on faisait commerce de livres rares. Beaucoup de ces bouquinistes avaient fait fortune à la fin des années quarante, au début des années cinquante, et Loiseau-Bertheau retrouvait ceux qui étaient encore en vie dans le centre huppé de ces mêmes villes.

Le monde du livre ancien avait connu une brève effervescence entre 1948 et 1951. Les professionnels parlaient de prises de guerre ayant provoqué l'afflux de livres et manuscrits rares sur le marché. Manuscrits d'autant plus rares qu'aucun d'entre eux ne figurait dans un catalogue. L'origine de ce trafic pouvait être mise sur le compte des nazis qui avaient volé puis exproprié et, en certaines occasions, s'étaient offert un sauf-conduit vers une terre d'accueil en échange d'une ou plusieurs œuvres d'art. Ils avaient foutu le bordel partout. C'était du moins ce que tout le monde voulait croire.

Les nazis ?

Première trouvaille de Loiseau-Bertheau chez Monsieur Cumbe, à Prague. Le 24 janvier 1950, Ladislav Cumbe eut entre les mains deux drames d'Eschyle dont personne ne connaissait l'existence : « *Le héros de Salamine* » et « *Marathon, Marathon* ». Le libraire se porta acquéreur des œuvres pour quatre-vingt-dix mille dollars, qu'il revendit une semaine plus tard pour deux millions de dollars. Six autres pièces de Sophocle, jamais répertoriées dans aucun catalogue de la tragédie antique, furent vendues à Copenhague. Deux libraires suédois, Sigurd Akerblom et Bernt Geijerstam, s'associèrent pour réunir un million de dollars. Ils revendirent les œuvres de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

gardant deux livres avec moi. Je m'enfuis avec les livres ! ai-je encore crié. Je m'enfuis avec les livres.

La trappe s'ouvrit et aucun gardien ne se lança à la poursuite de la religieuse, aucun piège mortel ne se referma sur elle ou ne s'ouvrit sous ses pieds, elle ne se noya pas et marcha une heure ou peut-être six. Peut-être plus, elle avait perdu toute notion de temps. Parfois à quatre pattes, et de plus en plus souvent, comme si les boyaux de pierres avaient été taillés à la hâte pour terminer l'ouvrage dans les délais impartis par le Tsar. Enfin, sœur Angèle découvrit une nouvelle trappe à crans dentelés. Elle se retrouva à l'air libre, au bord d'une rivière. Si celle-ci avait été en crue, elle ne serait jamais revenue de son voyage dans les entrailles de la terre moscovite.

Sœur Angèle passa les jours et les semaines qui suivirent à réfléchir à son aventure tout en se consacrant à la lecture des deux ouvrages volés, qu'elle avait presque oubliés une fois sa liberté recouvrée. Deux ouvrages d'un auteur latin étudié au cours de son noviciat mais dont les titres n'étaient pas recensés dans sa bibliographie.

– Je lisais en cachette afin que personne ne puisse m'interroger sur la provenance de ces livres rares. Les écrits de Lactance n'auraient intéressé personne à Moscou, sinon un professeur de littérature latine ou quelqu'un qui eût enseigné le latin, seulement...

– Seulement, tous les Moscovites, sans exception, sont capables de discourir une heure durant ou d'écrire cent lignes sur la bibliothèque secrète d'Ivan le Terrible !

Lactance, le Cicéron chrétien, tel que l'avait surnommé Pic de la Mirandole. Piquois d'Artusse n'en revenait pas : cette saloperie de petit bout de femme, enrégimentée dans l'Orthodoxie, avait réalisé en une seule journée ce que trois générations de Piquois d'Artusse n'étaient pas parvenues à

accomplir. Il ne lui avait pas fallu longtemps pour comprendre où elle avait mis les pieds ou, plutôt, les... doigts. Parcours diamétralement opposé à celui de la famille Piquois d'Artusse qui avait consacré un siècle à réunir des renseignements sur la Librairie, à collationner une multitude de textes, à s'approprier puis à détruire le manuscrit de Mühl, pour enfin pénétrer à l'intérieur de la forteresse de Klarhenberg où se trouvaient entreposés les vestiges de la bibliothèque du Terrible.

La religieuse fouineuse s'était contentée de fuir, de laisser libre cours à son affolement – qui aurait aussi bien pu être provoqué par l'envol d'une escouade de chauves-souris que par l'apparition des sbires de Béria –, pour se faire couper trois doigts, tribut ridicule à l'élucidation d'un tel mystère.

– Je voyais en Ivan le Terrible un tyran cruel, paranoïaque et mégalomane, s'étant uni à huit femmes pour une descendance moindre, avec un fils débile et un autre qu'il tua d'un coup de bâton lors d'une dispute.

– C'était un psychopathe, confirma Piquois d'Artusse avec un sourire en coin destiné à faire comprendre à la vieille que le constat valait aussi pour elle.

– Mais un homme pieux. Il pria chaque jour et s'inclinait si souvent devant le saint Sacrement qu'une bosse s'était formée sur son front. Il fit construire la cathédrale saint Basile et se serait retiré dans un monastère si les Tatares avaient pris Moscou.

– La piété du tyran, c'est un aspect négligé par beaucoup d'historiens, ironisa Piquois d'Artusse.

– Il est monté sur le trône dès l'âge de trois ans. Il était colérique et hypersensible, méfiant et imaginatif, cruel envers ses ennemis mais possédait une âme d'artiste. Qui d'autre que lui aurait songé à ériger une bibliothèque dans un lieu secret connu de lui seul ?

Et une fois l'imposant chantier terminé, le bon tsar avait donné l'ordre à son corps d'élite chargé de la sécurité intérieure – les opritchniki – d'éliminer toutes les personnes ayant pris part au projet. Oui, Piquois d'Artusse savait tout cela et sœur Angèle ne pouvait imaginer qu'il eût ignoré ces éléments historiques. Alors, où voulait-elle en venir au juste ?

– La menace des Tatares, la famine, une épidémie de typhus, les intrigues des boyards, Ivan le Terrible était attaqué de toutes parts et ne savait comment faire pour renverser l'adversaire et mettre fin aux fléaux. Ses proches espéraient qu'il trouverait une solution en étudiant dans sa bibliothèque les textes des vieux sages grecs et ceux des ermites du désert. Or, Ivan demanda qu'on lui livre des jeunes filles... Des vierges !

Au su de son épouse, des princes et de sa cour, c'était un fait avéré : le tsar avait jeté son dévolu sur les plus belles jeunes filles de Russie. Ce n'était ni le premier, ni le dernier monarque à agir de la sorte. Pour Ivan, quelques grains de sel sur un début de vieillesse.

– Le tsar n'a jamais forniqué avec d'autres femmes que ses épouses légitimes, révéla sœur Angèle.

Forniquer ?... La religieuse n'aurait jamais employé ce verbe si elle n'était pas certaine de ce qu'elle avançait. Alors, Ivan jetait-il ces vierges dans les bras de son fils débile ou de ceux d'un boyard dont il aurait voulu se faire un allié ?

– Des vierges pour tromper les puissants qui ont vu dans les exigences du tsar la manifestation de sa concupiscence, poursuivit sœur Angèle. Un leurre.

– Un leurre ? répéta Piquois d'Artusse en remuant négativement la tête.

– Pour saisir cette vérité, eût-il encore fallu que tu mettes un pied dans la Librairie.

– Tu fuyais les policiers zélés ou quelques vagabonds

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'essentiel étant accompli...

Une fortune !

Beau-papa parlait de son travail au cabinet. Il énumérait le nom de famille des parents venus le consulter.

Le désarroi de ces gens-là.

Les Rezeau, les Blaumstein, les Diawarra, les Goscil de Sainte-Croix, les Bouafia. Aucune distinction de classe ou de race et la même incapacité à faire face – quels que soient les moyens financiers, intellectuels ou spirituels utilisés –, à comprendre leur enfant sans parole ou en excès de parole, leur enfant enclin à la prostration ou sujet à de terribles crises de colère, à échanger avec lui au moins un mot qui leur donnât le sentiment d'être entendus, sinon compris de lui. Et, enfin, par-dessus tout, ces parents attendaient du psy qu'il leur explique pour quelles raisons les trésors de patience et d'amour déposés aux pieds de leur enfant ne contribuaient qu'à une aggravation des symptômes.

Je compris que beau-papa avait dû botter le cul d'un lièvre gros comme ça, en observant le professeur Munzerberger baisser les yeux et faire mine de s'intéresser aux bruits de couloir. Ces deux-là – le psy et le professeur – savaient donc de quoi il était question et que le sujet était suffisamment grave pour ne pas être discuté autrement qu'à mots couverts.

– Ces parents ne comprenaient pas pourquoi leur enfant les considérait comme des étrangers, des êtres indésirables. Le désarroi de ces gens-là !...

Quelqu'un, ou quelque chose, avait effleuré l'épaule gauche de Piquois d'Artusse. Il avait tourné la tête, assez effrayé par ce qui aurait pu se passer dans son dos. Or, il n'y avait personne derrière lui. Il aurait cependant admis, en ce lieu étrange, qu'une ombre pût signaler l'arrivée prochaine de son propriétaire. Et si seulement sœur Angèle avait bien voulu se taire, il aurait pu tendre l'oreille aux bruits suspects qui se propageaient dans son dos.

Les singes eux-mêmes n'étaient pas tranquilles.

Sœur Angèle avait vendu plusieurs ouvrages, prélevés au hasard dans les troncs d'arbre, et quant aux prix négociés se dit qu'elle aurait tout intérêt à regarder de plus près ce qu'elle avait en magasin, peut-être aussi étudier le marché du livre rare afin d'amasser encore plus d'argent, il y avait tant de pauvres à sauver.

L'inventaire qu'elle pratiqua lui rappela la présence de ces curieuses tablettes de bois dont elle avait voulu s'encombrer pour conjurer le sort, par superstition, ce qu'après coup elle se reprochait amèrement. Elle aurait pu aussi bien se mettre en maillot de bain et dépasser en vitesse et endurance les nageuses d'Allemagne de l'Est, en cas de montée des eaux, son sort eût été scellé si telle avait été la volonté divine.

Sœur Angèle aurait dû laisser ces tablettes où elles se trouvaient, elles lui rappelaient son manque de foi et passeraient dans le feu aux premiers froids. Ces tablettes se trouvaient pourtant à l'intérieur de la Librairie en présence de manuscrits monnayés pour certains à plusieurs millions de dollars. Elle raconta alors comment elle avait suivi du doigt (son auriculaire gauche) les lignes de caractères serrés, sans espace, sculptés sur la face la plus tendre du bois.

Du latin !

Elle avait donc pu lire et traduire. Et tout avait commencé.

Toute l'attention des parents était portée sur l'enfant qui semblait, lui, ignorer jusqu'à leur existence. François Laurens insistait, nous étions de plus en plus intrigués.

Mais, enfin, était-il question d'un enfant ?

Clotilde avait du mal à cacher des signes d'impatience. Elle n'y croyait pas à l'enfant-bourreau mais ne pouvait s'empêcher d'être absorbée par les propos de beau-papa.

Personne, à ce moment-là, n'aurait pu faire taire François Laurens.

Mon dieu, ces enfants étaient-ils de petits martiens ? J'avais vu un film de ce genre-là, jadis, en noir et blanc, version originale anglaise. Des gamins au regard vide prenaient l'ascendant sur des parents apeurés. Ils venaient en réalité d'une autre planète. J'avais dix, onze ans, mais je me souvenais avoir pris le parti des adultes contre celui des petits monstres.

La pathologie ne concernait pas seulement les enfants, précisa beau-papa. Elle poursuivait son développement en même temps que grandissait l'enfant, puis l'adolescent, et s'installait définitivement à l'âge adulte. On mourait avec.

P..., non, c'est pas vrai ! se serait exclamé Malmoustier s'il avait été encore avec nous. Aurait-il offert cinq mille francs à beau-papa pour connaître le nom de la maladie ?

Cinq mille ! Le nom de cette saleté ?

Autisme.

L'autisme, un sujet que François Laurens avait déjà abordé quand nous étions passés devant la chambre n° 19 et qui lui avait valu un coup-de-poing à l'estomac. Le psy reprenait du poil de la bête maintenant que les deux brutes étaient aux arrêts. Il pouvait développer, personne n'osait l'interrompre.

Clotilde était la plus attentive. En écoutant l'énumération

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

soient plus du voyage : cette partie de cache-cache les aurait fait beaucoup rire et il y aurait eu fort à parier que beau-papa n'aurait pas été le seul à prendre des coups dans l'estomac.

– Je n'ai pas cherché à le faire parler, expliqua Munzerberger. Je venais le voir le plus souvent possible dans sa chambre sans rien exiger de lui. Je n'essayais pas non plus de provoquer un contact physique, ni même une poignée de mains. Je gardais volontairement mes distances. Quand je parlais, je fixais l'armoire, une chaise, mon stylo, comme si je m'adressais à ces objets.

Beau-papa approuvait, fixant à son tour l'armoire qui n'avait pas bougé depuis la dernière conversation, habituée à écouter parler le professeur. Très bien l'armoire, excellent choix. Le comportement de l'autiste entraîne l'exclusion de l'autre mais cela ne veut pas dire pour autant qu'il désire être seul. L'autiste attend simplement de l'autre qu'il trouve la distance idéale à partir de laquelle sa présence ne sera pas considérée comme une tentative d'intrusion. Délicat. Il faut être là sans être là. Mais François Laurens ne s'y serait pas mieux pris. Le professeur remontait dans son estime et, lui, regrettait peut-être de s'être emporté la première fois où ils étaient entrés dans cette chambre.

– L'autiste est dépourvu des facultés d'empathie que nous possédons tous, poursuivit Munzerberger. Il est ce qu'il est, point. C'est à l'autre de définir de nouveaux ajustements relationnels.

– Mais qu'avez-vous fait à part vous efforcez à ne pas être là, à raconter des histoires à votre stylo, à vous assurer tous les jours que votre patient gardait sa chambre ? demandai-je. Après toutes ces années !...

– J'ai fait installer un ordinateur dans la chambre (le professeur désigna du doigt l'énorme Olivetti à écran monochrome, posé sur la table près du lit). Mandrik a

rapidement maîtrisé l'utilisation du traitement de texte et...

– Oui ?

– Il a tout raconté.

Sœur Angèle s'étonnait de ce qu'une personne, ayant eu entre les mains le manuscrit de Mühl, puisse en savoir autant sur le récit du Romain. De ce manuscrit, la religieuse n'avait lu que quelques extraits, seulement de très courts extraits ou références, et se retenait à présent de reprocher à Piquois d'Artusse sa destruction : il fallait en venir aux termes du marché.

Le plus vite possible. La nervosité des singes l'intriguait, mais elle saurait bien comment employer leur trop-plein d'énergie si le savant refusait de coopérer.

Elle n'hésiterait pas une seconde.

Si Piquois d'Artusse ne lui révélait pas ce qu'elle désirait savoir, c'est que le Saint-Esprit n'était pas l'instigateur de leur rencontre à Klarhenberg et, dans ce cas, sa vie ne valait pas grand-chose.

– Veux-tu entendre la fin de l'histoire écrite par l'espion romain ?

– À quelle condition ? demanda Piquois d'Artusse, sur ses gardes.

– Tu le sais parfaitement. Tant que le sens des derniers symboles gravés par l'espion n'est pas élucidé, ces tablettes ne valent guère mieux qu'un tas de bois mort.

– Et si je n'étais pas capable de trouver un sens à ces symboles ?

– Dans ce cas, ta vie n'aurait plus aucun sens également.

Sœur Angèle disait vrai. Sauf qu'il avait une fille, et qu'il

aurait voulu lui confier un certain nombre de choses avant de disparaître.

– Les tablettes sont cachées dans cette pièce ?

– Oui.

– Pourrais-je au moins les voir ?

– Cela ne tient qu'à toi. Écoute, écoute bien...

Sœur Angèle récita donc les ultimes événements rapportés par l'espion romain :

« *Ils veulent le tenter avec une femme...* »

– Mon patient a raconté tout ce qui est arrivé, dévoila Munzerberger en désignant encore une fois du doigt l'ordinateur. Cependant, il ne cite pas de lieu. Sans doute parce qu'il ne savait pas où il se trouvait, qu'on ne lui avait rien dit, n'est-ce pas ?

– Tout ce qui est arrivé ?... Et la jeune femme à la longue chevelure noire chevauchant un...

– Non, Madame, mon patient n'a pas perdu la tête. Il rapportait simplement sur l'Olivetti ce dont il avait rêvé. Voyez-vous, il s'est assoupi, il a perdu connaissance à plusieurs reprises dans le cours de l'expédition et il se souvenait des événements dans leurs moindres détails, ses rêves et ses pensées, et les paroles prononcées par votre père qu'il vous a adressées par lettre.

Mandrik s'était souvenu de tout cela, petit à petit. Il avait recopié pour Clotilde les paroles de son père – peut-être les dernières –, huit années après sa mort.

La lettre reçue, postée depuis le Val-de-Grâce, à l'origine de cette aventure.

Clotilde était blanche comme un linge et François l'avait

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

elle. Il n'avait plus la force de marcher, de toute façon.

La vieille femme et l'homme à la barbe blanche étaient à bout de forces. Les singes poussaient des cris aigus.

– Je peux lire ? voulut-il répéter.

Mais il ne put rien dire, l'air stupide, la bouche ouverte, simplement figée, grimaçante.

L'ombre qui, dans son dos, le tourmentait depuis un moment, avait posé un doigt entre ses deux omoplates nues.

Mandrik semblait ne vouloir aller nulle part. Je pensais que c'était aussi bien comme cela. Depuis le temps qu'il occupait cette chambre, il ne devait plus lui être possible de s'inventer un nouvel itinéraire, de songer à reprendre un verre, de revenir sur ses pas pour appeler une infirmière. Mandrik emportait avec lui l'équivalent de deux ou trois paravents, comme un fardeau sur ses épaules, obstruait son champ de vision, ralentissait ses gestes et se nommait... autisme.

Sœur Angèle ne voulait rien écrire. Elle voulait juste voir ce qui se passait dans le dos de Piquois d'Artusse. Il faisait trop sombre pour qu'elle fût certaine de bien voir ce qu'elle croyait voir.

Les singes s'excitaient sur de brefs allers et retours, avançaient d'un mètre ou deux, reculaient d'autant, poussaient de petits cris.

L'arbre mort était revenu à la vie. Ses branches se développaient à toute vitesse, avec une vigueur printanière en ce mois d'automne, et des bourgeons, grandissait une branche qui

poussait Piquois d'Artusse dans le dos, juste là, entre les deux omoplates et le savant à barbe blanche n'en revenait pas. Il n'en revenait pas que les bestioles à poils roux ne fussent pas déjà en train d'escalader l'arbre.

Nous percevions à peine le frottement des pantoufles de Mandrik sur le carrelage.

Nous étions dans l'attente d'un événement, je ne savais pas lequel. Nous étions sur le point de nous élancer, je ne savais pas vers quoi.

Une illusion !

De la fluorescence des cubes, accrue par la lumière en provenance des escaliers, associée aux rayons de Scaccianodovikis déréglés par une hausse constante de la température du lieu, était née cette savante illusion d'optique.

Une illusion, songeait Piquois d'Artusse. C'est la raison pour laquelle les orangs-outangs ne s'étaient pas lancés à l'assaut des branches.

Une seule bête avait bondi dans sa direction, mais... au coup d'appeau de la vieille.

Le regard du professeur capta le mien, puis celui de Clotilde. Il nous disait de nous tenir prêtes.

Je ne pouvais m'empêcher d'admirer le général. Il était en pensée à des lieues d'ici, peut-être dans les Aurès, à crapahuter

derrière les fellaghas, ou dans un bordel de Sidi Bel Abbès. Beau-papa avait réveillé en lui plein de souvenirs de guerre et trois flacons de Poison n'auraient pas réussi à le ramener à l'instant présent.

Le général n'était plus avec nous, il était retourné en campagne. Je voulais pourtant croire, qu'au moindre mouvement suspect, il serait le premier à réagir.

L'orang-outang le souleva et le jeta sur ses épaules. Piquois d'Artusse ne se sentait plus en danger, la chaleur de l'animal le rassurait, même si ses poils épais et rudes piquaient sa chair. En tout cas, il n'avait plus à faire d'efforts pour tenir debout et n'aurait pu de toute façon en fournir pour se défendre. Il se laissa emmener par le singe qui le fit basculer dans ses bras pour le présenter à sa maîtresse, comme une offrande.

– Nous étions faits pour nous rencontrer, murmura sœur Angèle sans lever les yeux, concentrée sur le crayon de papier qu'elle tentait de faire tenir entre son pouce et son auriculaire.

Nous n'entendions plus rien, Mandrik ne bougeait plus. Et nous non plus, surtout, qui fixions avec résignation les motifs du paravent. Des fleurs de lys.

Il était plus que l'heure, songeai-je à cet instant-là.

Elle écrivait au crayon de papier sur un bout de carton. Avec le pouce et l'auriculaire, l'exercice était difficile.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Mandrik

Table

Forteresse médiévale de Klarhenberg
La Trilogie – Librairie d’Issy-les-Moulineaux
Forteresse médiévale de Klarhenberg
La Trilogie – Librairie d’Issy-les-Moulineaux
Forteresse médiévale de Klarhenberg
Paris – Ligne 12 du métro
Forteresse médiévale de Klarhenberg
Paris, XVI^e arrondissement – Le Select
Forteresse médiévale de Klarhenberg
Cabinet de François Laurens
Forteresse médiévale de Klarhenberg
38, rue Chanzy, Paris
Forteresse médiévale de Klarhenberg
38, rue Chanzy, Paris
Forteresse médiévale de Klarhenberg
38, rue Chanzy, Paris
Forteresse médiévale de Klarhenberg
Restaurant Chartier, Paris IX^e
Forteresse médiévale de Klarhenberg
Hôpital du Val-de-Grâce
Forteresse médiévale de Klarhenberg
Hôpital du Val-de-Grâce
Forteresse médiévale de Klarhenberg
Hôpital du Val-de-Grâce
Hôpital du Val-de-Grâce – Chambre n° 19
Forteresse médiévale de Klarhenberg
Hôpital du Val-de-Grâce – Chambre n° 20
Forteresse médiévale de Klarhenberg

Hôpital du Val-de-Grâce – Chambre n° 20

Forteresse médiévale de Klarhenberg

Hôpital du Val-de-Grâce – Chambre n° 20

Forteresse médiévale de Klarhenberg

Hôpital du Val-de-Grâce – Bureau du professeur Munzerberger

Forteresse médiévale de Klarhenberg

Hôpital du Val-de-Grâce – Bureau du professeur Munzerberger

Forteresse médiévale de Klarhenberg

Hôpital du Val-de-Grâce – Bureau du professeur Munzerberger

Forteresse médiévale de Klarhenberg

Hôpital du Val-de-Grâce – Bureau du professeur Munzerberger

Forteresse médiévale de Klarhenberg

Hôpital du Val-de-Grâce – Les couloirs menant à la chambre du
survivant

Forteresse médiévale de Klarhenberg

Du Val-de-Grâce à la forteresse...

Conservatoire national des arts et métiers

Épilogue



Composition et mise en pages réalisées par
Compo 66 – Perpignan
22/2012